

lieu dissolu où ils risquaient de se perdre, c'est ce qui importait avant tout pour préparer l'avenir. Aussi, le premier soin des religieuses, partout où elles apparaissaient, était-il d'ouvrir une école, et non point un externat laissant les enfants aux périls de l'ambiance mauvaise, mais un pensionnat où il serait possible de purifier ces petites âmes déjà touchées par le vice, de les préserver si l'on arrivait assez tôt, de les initier à la foi et aux salutaires pratiques qui divinement corrigeraient un atavisme dégradant.

L'enfance éveille toujours au cœur des éducatrices le sublime instinct maternel d'où naissent tous les dévouements. Mais pour se pencher avec amour sur ces sauvageons, seule la charité puisée à même le cœur du Christ pouvait inspirer assez de courage, assez de surnaturelle abnégation. Débarrassés de leur vermine, ces petits, avec leurs bonnes mines rondes, attireraient par leurs grâces pataudes; mais déjà dans leurs gestes, dans leur regard, se trahissaient les tares héréditaires. Grossiers, inconstants, ingrats, précocement inclinés vers le vice, ils offraient une matière singulièrement rebutante. Cette terre embroussaillée du paganisme, il faudrait la défricher, l'ameubler, y glisser les semences chrétiennes, en surveiller la lente germination, les protéger contre la poussée exubérante de la folle ivraie semée par "l'homme ennemi." Imprégner de vie chrétienne ces esprits éveillés, mais légers et superficiels, ces volontés paresseuses et instables, ces cœurs où rien ne s'éveillait de naturellement délicat : tâche ardue qui eût déconcerté d'autres mères que celles qui étaient venues à ces enfants précisément parce qu'ils étaient plus malheureux que les autres.

Dans l'âme de ces petits sauvageons, les Soeurs Grises ont réalisé, à force d'amour, de pures merveilles. Leur charité s'est faite ouvrière de vrais miracles d'éducation. Mais plus que cette charité des mères, deux moyens tout-puissants, deux forces divines, sont à l'origine de ces prodigieuses transformations. C'est l'Eucharistie et la dévotion à la sainte Vierge qui firent pousser dans ces champs de neige les beaux lis qui ne s'épanouissent qu'au divin Soleil. Voici Baptistine qui meurt à quatorze ans, au couvent de Saint-Joseph du Grand Lac des Esclaves. Cette fin prématurée, c'est elle qui naïvement l'a demandée et obtenue de la sainte Vierge, afin de ne pas "retourner dans le bois", où elle sentait qu'elle aurait trop de peine à défendre la pureté dont elle avait fait la douce offrande à la Vierge tant aimée. Baptistine avait quatorze ans, mais que dire de ces deux angelots qui s'appelèrent Christine et Georges ? Petite sauvagesse de la tribu des Cris du lac Athabaska, étonnamment précoce, Christine obtint de faire sa première Communion à deux ans et